



A^{te} V^e

Petit Courrier des Dames.
Rue Meslée N^o 25.

Habit de drap, Boutons de métal, Pantalon de Nankin, Bas de soie rayés, Costume d'enfant petit Habit Blouse.



Petit Courrier des Dames.
Rue Méslée N^o 25.

Robe d'organdie garnie de volans relevés posés en feston, Chapeau de paille d'Italie, Pélerine en rubans, sortant des magasins du Cordon vert, Rue de Richelieu N^o 90, Vue du parc de Stceaux.

4286.

(IV^e ANNÉE.)

N^o V.—TOME VIII.

33

25 JUILLET 1824.

PETIT COURRIER DES DAMES

OU

*Nouveau Journal des Modes,
des Théâtres, de la Littérature et des Arts.*



Ce JOURNAL paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois, dont une d'homme et une de chapeaux.

Prix de l'Abonnement : pour trois mois 9 fr.
pour six mois 18
pour l'année 36

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

AU BUREAU DU PETIT-COURRIER DES DAMES, rue Meslée, N^o 25;

Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, imp.-lib. du Journal, rue St.-Louis, N^o 46, au Marais, et rue de Richelieu, N^o 67.

MARTINET, libraire, rue du Coq-St.-Honoré.

A LONDRES,

Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, Rathbone place.

A AMSTERDAM,

Chez GABRIEL DUFOUR et C^{ie}, libraires, sur le Rokin.

A LEIPSICK,

Chez MM. Zschech et Krinitz.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés francs de port.

MODES.

LES COSMÉTIQUES.

Il est des individus pour lesquels le ridicule de mériter un sobriquet équivant à un malheur plus sérieux. Je connais un gentilhomme campagnard, fort aimable du reste, qui abandonna le château de ses ancêtres pour éviter la rencontre d'un



voisin qui l'avait qualifié d'un surnom bizarre : ce voisin , qui est un de mes amis , habite depuis quelque années la petite ville de G.... ; toujours entraîné par cette manie originale, il s'est appliqué à donner aux personnes de la société qu'il fréquente un sobriquet analogue à la physionomie ou au caractère de chacun d'eux. Engagée dernièrement à passer quelques jours chez cet homme singulier, je devins l'objet de ses soins, et, pour varier mes plaisirs, il voulut donner une petite fête impromptue. Mon titre de *Parisienne* m'ayant déjà donné une certaine importance, je fus peu surprise d'être entourée de tous les beaux du pays, et de me voir examiner de la tête aux pieds par toutes les élégantes de G.... ; bien que mon ami n'eût invité que pour une fête champêtre, toutes ces dames arrivaient en grande tenue de bal paré, et leur curiosité fut peu satisfaite en voyant que mon costume *parisien* se composait d'une simple blouze d'*organdie* et d'un ruban *Ourika* formant écharpe. Je cherchais à suppléer à l'insignifiance de ma toilette par la prévenance de mes manières. Je cherchais à me faire aimer, et mes politesses nombreuses auraient peut-être réussi à rompre toutes les glaces d'un premier abord entre femmes, si mon attention n'avait été souvent détournée par les chuchotemens que produisait l'entrée de chaque nouvel individu. Il était rare que quelqu'un fût annoncé sans qu' aussitôt un surnom plus ou moins baroque ne lui fût appliqué par le petit cercle qui m'entourait, et je finis par croire que la manie des sobriquets était attachée au pays, lorsque j'entendis fredonner de toutes parts : « *Voilà l'impératrice Popée.* » Et au même instant s'avança une femme d'à peu près cinquante ans, vêtue d'une robe de satin puce, garnie de trois volans en blonde noire; son bonnet, en crêpe lisse serein, était surmonté d'une guirlande de bleuets, et une écharpe de barège ponceau à bordure d'or flottait négligemment sur ses épaules; bien qu'il n'y eût pas une merveilleuse harmonie dans ce costume, je n'y trouvai rien qui pût justifier le sobriquet impérial que je venais d'entendre, et, curieuse d'en connaître l'origine, je fus trouver mon vieil ami pour la lui demander. « Pour celui-ci, me dit-il, je m'en lave les mains; assez d'autres ont reçu de moi la dénomination qui les caractérise; quant à M^{lle} Duportail, elle ne doit ses titres qu'à sa coquetterie et à ses tranches de veau ! » Cet alliage de veau et

de coquetterie piqua trop ma curiosité pour que je ne cherchasse pas de suite à la satisfaire, et mon ami, pour complaire à mes désirs, m'entraîna dans l'embrasure d'une fenêtre, où il me mit au fait de la malencontreuse aventure de *l'impératrice Poppée*.

M^{lle} Duportail, dit-il, affranchie depuis quarante années du décorum attaché au célibat des femmes, vivait seule, indépendante, entourée d'oiseaux, de petits chiens et de recettes de confitures. Nuls soucis n'étaient venus troubler ses jours, nulles inquiétudes n'avaient encore altéré ses nuits, et chacun, admirant la fraîcheur de son teint, se disait: Il est donc vrai que le bonheur efface les rides, et que le tems perd ses droits sur des traits que la douleur n'a point frappés.

En effet M^{lle} Duportail avait atteint sa cinquante-unième année, et les roses de ses joues rivalisaient encore avec celles des jolies vierges du pays; sa peau, blanche comme le lis de nos jardins, n'avait rien perdu du duvet de ses premières années; tous les hommes admiraient l'éclat de son coloris, toutes les femmes l'enviaient secrètement. Mais, au milieu d'une sombre nuit d'automne, le tocsin se fait entendre; il vient porter l'effroi dans la couche du pauvre et du riche. Chacun se réveille en sursaut, et, guidée par le cri d'alarme *au feu! au feu!* la foule se précipite devant une maison d'où s'échappent par toutes les issues des tourbillons de flammes et de fumée. On craint un embrasement général. On frappe, on enfonce la porte, on appelle la maîtresse de la maison, on court à sa chambre, à son lit, et là, on trouve une créature déjà à moitié suffoquée par la fumée, on la soulève, on l'emporte au milieu de la multitude alarmée; mais en vain chacun cherche à reconnaître des traits humains; une masse de chair blanchâtre s'offre seule à la vue; le plus curieux y porte la main, et soudain une large tranche de veau s'échappe sous ses doigts, une autre bientôt y succède, puis d'autres encore. Enfin ce masque étrange se dissout entièrement, et découvre devant la foule la figure de la pauvre M^{lle} Duportail. Celle-ci témoigne par un soupir qu'elle renaît à la vie; mais à peine a-t-elle repris connaissance que son premier mouvement est de porter ses mains sur ses joues. Hélas! que devient-elle! et qui pourra dépeindre le sentiment d'effroi qui s'empara de tout son être! Oubliant et le danger qu'elle venait de courir, et la perte de sa maison, dévorée par

l'incendie, elle jette un cri d'horreur... Son secret est dévoilé!... Cependant, revenue par degrés de cette première impression de terreur, M^{lle} Duportail, se rappelant que c'est dans les grandes catastrophes qu'il convient de déployer un grand caractère, après avoir promené des regards égarés sur la foule qui l'entourait, s'écria tout à coup : Eh bien ! il est vrai, depuis vingt ans je n'ai dû la fraîcheur de mon teint qu'au secret que vous venez de découvrir ; mais en cela suis-je plus blâmable que ces célèbres Romaines qui induisaient toutes les nuits leur figure avec des pâtes de la plus étrange composition. Pline le naturaliste nous indique qu'elles étaient faites de cendres de limaçons mêlées avec du miel ou de grosses fourmies broyées dans du sel. On y joignait de la graisse de cygne pour effacer les rides, de l'huile de rose pour faire disparaître les petites écailles formées sur la peau, et bien d'autres ingrédients encore, qui peuvent être bien simplement remplacés par une.... tranche de veau. A cette péroraison inattendue, un rire général manqua d'éclater parmi l'auditoire ; mais il fut complètement provoqué lorsque M^{lle} Duportail, reprenant avec énergie le fil de son discours, ajouta : Enfin si *l'impératrice Poppée* n'eût point préservé son teint du contact de l'air, par l'induit épais qu'elle conservait sur sa figure, tout le temps qu'elle restait dans son palais, aurait-on célébré cette fraîcheur étonnante qui prolongea sa beauté au-delà de sa jeunesse?....

A cette dernière citation, dans un moment si peu opportun, nous ne pûmes maintenir notre hilarité. M^{lle} Duportail seule voulait, en dépit des incidens qui l'accablaient dans cet instant, conserver sa dignité théâtrale, et peut-être même eût-elle cherché à nous donner une nouvelle preuve de son érudition, lorsque, les pompiers venant l'avertir que le feu était éteint, elle retourna chez elle, non sans emporter ce surnom de *l'impératrice Poppée*, qui depuis cette nuit mémorable lui a été conservé pour toujours.

Après avoir entendu ce récit, je ne pus m'empêcher de regarder en souriant la physionomie de M^{lle} Duportail. Je me la représentai deux heures plus tard, la figure voilée de tranches de veau, et je pensai que, si chaque sobriquet appliqué aux personnes que j'avais vues portait une origine aussi comique, je pourrais entendre de bizarres narrations ; mais, le monde étant complètement arrivé, nous fûmes obligés de retourner aux devoirs de la société.

L'aventure de M^{lle} Duportail ne fut cependant pas sans quelques fruits pour moi. Ces citations sur Pline me rappelaient tous les témoignages de coquetterie que cet ancien écrivain nous avait transmis sur l'antiquité, et qui nous prouvent que, dans tous les tems, dans tous les lieux, le désir de plaire fut et sera toujours le mobile des femmes. Entr'autres recettes bizarres, pour rendre la peau plus fraîche, Pline indique la râclure de peau de mouton, mêlée avec de la noix de galle et des toiles d'araignées. Pour rendre l'haleine douce, il fallait se polir les dents avec de la cendre de rat ou de souris, brûlée et mêlée avec du miel et de la racine de fenouil, etc., etc.

Certes, notre parfumerie moderne renferme peu de compositions aussi extraordinaires, et, s'il fallait juger par cette comparaison des différentes périodes de la coquetterie, nos plus stricts censeurs seraient forcés de convenir que les femmes de notre siècle ont bien moins de prétentions que ces sages et héroïques Romaines, dont l'histoire vante les hautes actions et célèbre les mâles vertus.

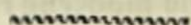
Comme nous supposons que nos jolies abonnées repousseront avec frayeur et dégoût les araignées écrasées, les poudres de *rat* et de *souris*, voire même les innocentes tranches de veau de M^{lle} Duportail, nous leur annonçons qu'elles trouveront un spécifique non moins efficace que les recettes de Pline, pour conserver la fraîcheur de leur teint dans la *Crème au Baume de la Mecque*, dont le dépôt se trouve rue Tz-ranne, n^o 12.

Après les corsages en blouses, qui s'adaptent presque généralement encore aux robes de soie, mousseline et autres étoffes d'été, on voit beaucoup de redingotes dont les dos sont plats, les fronces, à partir sur le devant du haut du corsage, se prolongent le long du jupon, qui reste quelquefois ouvert, mais le plus souvent fermé par un rang de boutons toujours très-rapprochés.

Les pélerines, soit en rubans, soit en mousseline, étant devenues une mode générale, on voit tous les jours paraître une nouvelle disposition dans la coupe et les ornemens de ce léger accessoire aux toilettes d'été; sur les grandes pointes en

mousseline, que l'on garnit dans tous les sens d'une ruche en tulle, ainsi que nous l'avons dit dans notre dernier numéro, on adapte deux ou trois collets étagés, que l'on garnit aussi d'une ruche en tulle.

Quelques chapeaux en gaze lisse blanche ont les passes froncées en forme de côtes : ces côtes sont séparées par des entredeux en paille. Les liserés en paille figurent des rubans autour de la tête. Deux petites écharpes sont placées à l'endroit des brides, et se terminent par un effilé assez large et très-touffu, en soie couleur paille.



LE CRITIQUE RÉCOMPENSÉ.

FABLE IMITÉE DE BOCCALINI (1).

Un critique autrefois, du goût sûr interprète,
Fit un recueil complet des fautes d'un poète ;
Puis, fier de son labeur, droit au sacré vallon,
Courut vite l'offrir au sévère Apollon.
Le dieu reçut fort bien cette nouvelle offrande,
Et paya dignement une peine si grande.
« Vois ces riches épis, lui dit-il : avec art
» De la paille et du grain fais deux monceaux à part. »
Le critique aussitôt avec joie y travaille.
Quand il a fait, le dieu lui dit : « Tiens, prends la paille. »

A.-D. LOURMAND.



PETITE REVUE THÉÂTRALE.

*A Madame ***.*

Je vous ai promis, Madame, quelques détails sur la tragédie de *Cléopâtre*, et je me disposais à vous les adresser par la voie du *Petit Courrier*; mais, accoutumé, m'a-t-il dit, à un léger bagage, le poids de mes graves observations l'a effrayé, et il n'a jamais voulu risquer le paquet. Après quelques pourparlers, nous convinmes cependant que, faisant trêve aux dissertations, réflexions, comparaisons, etc.,

(1) *Traiano Boccacini*, auteur italien, né en 1556, mort en 1613. Voyez p. 475 et suiv. du tome I^{er} (édit. de Venise, in-40, 1624) de ses *Ragguagli di Parnasso*, Nouvelles du Parnasse. — Cette Fable a été insérée dans le 151^e Numéro des *Lettres Champenoises*, mais avec une correction qui n'a pas paru heureuse à l'auteur : il a désiré la remettre sous les yeux du public avec une variante de sa façon.

je me bornerais à vous donner tout simplement mon avis sur l'œuvre dramatique de M. Soumet; et cet avis, le voici.

Le sujet de cette tragédie n'est pas heureux, selon moi. Cléopâtre est belle, malheureuse : on s'intéresse, il est vrai, au sort d'une belle femme que les destins poursuivent... ; mais Cléopâtre est la maîtresse de l'époux d'Octavie, de cette Octavie qui vient partager les fers de celui qui la trahit. L'intérêt, le seul ressort de la tragédie, se partage, dans celle-ci, entre Cléopâtre, Octavie, Antoine et même Octave : ainsi partagé, l'intérêt devient à peu près nul. Cet ouvrage n'est pas cependant sans mérite; outre plusieurs scènes remarquables, telles que celle d'Octave et Antoine, il présente un mérite incontestable, celui d'un style formé à la bonne école, et l'on remarque souvent dans *Cléopâtre* de fort belles pensées et une suite de vers bien faits. Ce n'est donc qu'un bon sujet, et non du talent, qui manque à M. Alexandre Soumet, pour qu'il occupe un jour un rang distingué parmi nos auteurs tragiques.

THÉÂTRE ROYAL DE L'OPÉRA-COMIQUE. — La situation de ce théâtre était désespérée ; on doutait que des secours bien administrés pussent même jamais le sauver ; une longue agonie faisait enfin présager sa perte. . . . *Mais bien malade qui en meure!* Ce vieux dicton, peu usité il est vrai, me semble avoir été conservé dans notre langue pour expliquer la résurrection de l'Opéra-Comique. M. de Pixérécourt, à qui nous devons ce petit miracle, acquiert de jour en jour des droits à la reconnaissance du public ; il ne néglige rien en effet pour le satisfaire. Il s'est attaché Gavaudan pour un certain nombre de représentations, et le talent de cet acteur, joint à la crainte de n'en plus jouir dans peu, fait braver les chaleurs aux vrais amateurs de l'Opéra-Comique. Ajoutez à cela la remise de bons ouvrages, d'ouvrages tels qu'on n'en fait plus à présent, et vous vous ferez, Madame, une idée de la vogue de Feydeau. M. de Pixérécourt a appelé aussi de nouveaux acteurs près de lui : je ne sais pas si je me trompe ; mais je pense que son choix n'a pas toujours été heureux. Pitrot, qui était au Vaudeville, a déjà débuté à l'Opéra-Comique, et il doit se reprocher son petit moment d'ambition. Pitrot avait du naturel dans les caricatures, sur le théâtre de la rue de Chartres : il grimace, et semble gêné dans les comiques de la rue Feydeau ; sa voix, en outre, n'a pas le volume nécessaire pour la scène où il s'essaie maintenant. Nous craignons d'être obligés d'en dire autant (pour la voix) de Mlle Pauline Geoffroy, que le Vaudeville est menacé de perdre. Cette jolie actrice qui va, dit-on, entrer aussi à l'Opéra-Comique, n'y sera pas à sa place comme cantatrice. Elle chante avec grâce et avec expression la romance et le couplet ; elle met de la finesse et de la légèreté dans le petit rondeau ; elle tient sa partie dans un extrait de duo, pourvu que le tout ne soit pas écrit trop haut : n'en demandons pas davantage. Comme actrice, Mlle Pauline Geoffroy a donné plus d'une fois des preuves d'un vrai talent : mais si l'on est surpris, agréablement il est vrai, de voir jouer la comédie à l'Opéra-Comique, on serait surpris, d'une toute autre manière, d'y entendre chanter faiblement. La voix de Mlle Pauline Geoffroy suf-

faisait pour la scène du Vaudeville : ce théâtre va donc faire une grande perte, en ne comptant plus un aussi joli sujet dans sa troupe ; attendons un peu pour dire au juste ce que l'autre théâtre aura gagné, en l'admettant parmi ses sociétaires. Les meilleurs larcins que M. de Pixérécourt ait faits jusqu'à présent aux divers théâtres de la capitale, sont certainement, d'abord Mme Bras du Vaudeville ; sa voix et son jeu légitiment le choix que l'on a fait d'elle pour l'Opéra-Comique. Ensuite vient Valère, de l'Odéon, pour le chant. Mlle Florigny, du même théâtre, n'y sera pas non plus déplacée ; que ne puis-je en dire autant de Mlle Mariette, qui y a débuté incognito dans Zémire et Azor ! Transfuge de la Porte-Saint-Martin, elle ne compte déjà plus sur les contrôles de ce théâtre : elle serait donc engagée à Feydeau ! C'est à croire, et nous en félicitons le théâtre Saint-Martin.

Je vous ai déjà parlé, Madame, de l'Odéon dans cette lettre ; mais l'infatigable directeur de ce théâtre, en y faisant succéder si rapidement les nouveautés, me force d'y revenir. *Le Paria*, tragédie de M. Casimir Delavigne, vient d'y être remise avec des chœurs. Les diverses situations de cet ouvrage se prêtaient à cette addition, et ces chants ajoutent à la pompe avec laquelle cet ouvrage est monté. La tragédie du *Paria* est jugée depuis long-tems : des gens, pour certaines raisons, l'ont beaucoup exaltée ; d'autres, par des raisons contraires, l'ont trop abaissée. L'auteur, selon moi, a tiré de ce sujet tout le parti possible ; mais ce sujet n'était pas digne de la tragédie. Si nous parlons des acteurs, nous louerons David sur la manière avec laquelle il joue le principal personnage. M. Bernard, directeur du théâtre, a appris, à la hâte, le rôle dont Lafargue, malade, ne pouvait se charger, et nous devons aussi applaudir au zèle et au talent qu'il a montrés. Eric-Bernard représente le grand-prêtre : l'odieux de ce personnage nuit à l'acteur en le privant des applaudissemens qu'il pourrait mériter, et qu'il mérite en effet. La musique, quant au chant, m'a semblé faible : j'ai remarqué cependant quelques intentions qui m'ont fait penser que, dans un genre moins sérieux, le compositeur serait homme à prendre sa revanche.

J'aurais voulu vous parler encore, Madame, de l'opéra des *deux Salem*, de la reprise de la *Chatte Merveilleuse* aux Variétés, etc. ; mais je vois que l'espace me manquerait ; ce sera l'objet de ma prochaine lettre.

J'ai l'honneur d'être, etc.,

C. DE M.

AVIS. — *Le Spécifique P. B. C.*, surnommé le *Phénix*, tant en France que dans l'étranger, pour sa parfaite réussite à guérir, aussitôt l'application, les plus fortes douleurs des cors, les faire fondre entièrement, en très-peu de jours, et ne point tacher la chaussure, parce qu'il ne s'étend pas plus que de la cire, se vend chez MM. les Pharmaciens connus pour avoir des dépôts, et chez son Propriétaire, ancien pharmacien, rue Culture-Sainte-Catherine, n° 62. Les pots sont de 2 fr. ; leurs couvertures, cachets et ceux des prospectus, portent les lettres P. B. C. On doit se méfier des contrefaçons. Port franc.

A ce Numéro sont jointes les Planches 234 et 235.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, N° 46, au Marais.